

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Poèmes

Luc Perrier

Volume 9, numéro 3 (51), mai-juin 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60586ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perrier, L. (1967). Poèmes. *Liberté*, 9(3), 35–40.

poèmes

LA MAIN SUR LA NUIT

Train reparti

*talons ferrés sur le marbre
chevelure de ce paysage
attentat au fleuve
sont venus ces deux yeux
chaleur chair de midi
cruel de la nuit
branches disjointes à ce feu*

Maître de l'aube

*rimeur jongleur des avenir
n'a plus cet édifice droit
n'a plus le soir dans la rue
depuis qu'elle s'est levée
dressée comme tous les bourgeons
n'a plus même droit
à ce pas d'enterrement
à cette page d'un bonheur*

Qu'une existence de papillon

*cinq doigts de la semaine
machine à filer son cocon
qui croyait s'en remettre
à la pluie dernier rideau
tu émerges de la soif qui assèche
condamné à rejouer
tous tes personnages
toutes les cartes de la nuit*

DES HORIZONS FRAYES

*Chaîne de montagnes
chaîne de paroles*

*que soit dite la terre
pour ce visage à frayer*

*tu grandis
à grands pas dans ta rue
enjambes des heures d'agonie*

*Ecrire la mer
cerf-volant d'un été
des villes montent
quel est ton nom*

tout ce jour à la fenêtre

QUI TOUJOURS QUESTIONNE

*De quelles terres
du fin fond de quelle forêt
noyé de sa propre lumière
de quelle table tournante aux images
de quelle croix de chemin
à quelle vitrine des songes
tes paupières ont cessé de battre
tes mains ne tremblent plus
tu ne souffres plus de la faim
qui avait faim de tous les espaces
tu ne rougis plus des misères
de quel droit tu assumes le monde*

*Ton âge ton rang ta fortune
rien à voir avec les astres
mais le cours de ton nom d'homme
attaché aux temples des siècles
tu machines des existences
numérotées chauffées ventilées
tu fais la pluie le beau temps
j'enquête sur ton front
une dernière syllabe d'azur
une dernière extase*

L'OCCASION DE LUMIERE

*Je travaille au salut d'un oiseau
qu'un homme dans les fers sans jour
à l'exemple des blés vers toi
je déchiffre ta vie de dernier-né
tu es vite repéré jugé du doigt
à portée des armes à proximité
dans les chemins de la croix
et tu ne vaux qu'une étoile
Comme tes bras diraient l'espace
tes mains parleraient des tempêtes
et la nuit venue sur tes villes
que chanson de toi-même
que la mort en quarantaine
ton règne sur le premier cours d'eau
tes croyances le dos tourné
mais face aux ordres qu'illusions*

*Remue-ménage fourmis dans les jambes
que d'abeilles à la ruche
que de temps que de toi que de neige
et jamais jamais de la vie cette parole
que d'hiver pour un seul été
ce seul mot d'une terre inachevée
mais personne ne mettra la main
sur ton oiseau l'oiseau d'infini*

*Des ailes aux murs qui se referment
pas à pas de fourmis sous la roche
empêtrés de boucliers à dos de tortue
chercheurs de lunes au puits de l'invisible
un lundi sur le rail des horizons
tu marcherais sur un fil d'araignée
mais franchir ces épaules
chargées de tous les fantômes*

*Ces enfants brocoli frais comme citron
ces enfants touche-à-tout déjà grands
déjà grand temps que tu les retraces
des enfants sans frousse ni bedaine
la fortune au coin de l'oeil
ni discours ni dents de loup
ni besoin de lire entre les lignes
des enfants pas nés d'hier*

Ils touchent un bateau qu'il s'envole

DE L'OMBRE

Bien plus que l'eau des torrents
que les clous des averses
j'essuie le feu de temps à clef
à mains nues comment se garer
ni bois ni cisailles ni baguette
ni toile si ce n'est le fond des yeux
et de peine et d'amour
comment prier des ombres
comment ressusciter des morts

Poings liés sans défense
porte fermée sur le museau d'un chien
comment ne pas se rendre
toute violence au fourreau
et qu'attendre du seul vent
qui érige des sables
et redire pour la centième fois
ce bleu ciel cet oiseau de silence
que tu portes de la main à ton front

Pourtant la mer n'a de cesse
et l'enfant reprend d'autres châteaux
le soleil en trompette
par la porte de cuisine
et toi tu cuisines les heures
et plus rien ne compte
tu ranges une idée
poses un bouquet
tu commences le monde

ROMAN

Givre au coeur, couteau dans le dos, la lampe, le feu, l'horloge, mon chien, dernier pas sur le gravier, dernière traînée de soleil sur nos épaules, dernière main au parterre de ta beauté à dormir dans les trèfles, dernier je t'aime, dernier criquet, j'avais cru... Tous ces regards à faire le monde. Sous zéro, une neige qui porte bien, des maisons à voix basse, j'avais pensé...

Derrière soi nid d'abeille des saisons, venue d'un iris sur terre, les pins, les pic-bois, la mer où seul au monde l'homme entre dans sa vie, la clairière où j'ai connu... Ton front dressé à tous les âges, j'ai su...

A regarder de plus près, ce bourgeon, ce fruit, cette indication de bonheur, cette insistance sur ta lèvre. Referai le chemin perdu, ta voix perdue en chemin. Des avions pointaient vers le ciel, j'avais cru...

CHANTE AUX SAISONS

Mûrir des mains chargées de vie, recouvrer la voix, l'âme. Dans le noyau d'une musique, dans l'habitable d'une amitié, sans pied à terre.

C'est de toi ce refrain pour passer d'hier à toujours. Ce village, ces murs, ce banc du bois des ancêtres, tout ce qui date de toi.

Raison de plus de ne rien saccager d'un printemps en marche, d'un soleil en cours.